

en haine implacable. De cette haine que de meurtres devaient surgir !
 Les deux régiments étaient alors cantonnés à Saint-Goar, et qu'ils avaient bravement enlevé d'assaut, l'épée à la main, sur le camp de l'ennemi.
 Les deux corps d'officiers se réunissaient souvent pour tromper en commun l'ennemi de quelques jours de repos nécessaires aux soldats après une campagne pénible.
 Un soir ils avaient engagé une partie de plaisir à Saint-Goar, et c'est là qu'ils se rencontrèrent.
 Un officier de Piémont, M. de Bourguignon de Foncolombe, sur un coup qui lui enlevait tout son enjeu, se leva rouge de colère, et jeta les cartes sur la table. Il se sortit en prononçant quelques mots dont le gagnant pouvait à bon droit se sentir blessé.
 Celui-ci, M. de Lournel, comte de Lournel, capitaine aux régiments d'Auvergne, ayant pris pour lui ces paroles injurieuses, y répondit avec dignité, et quitta le jeu et sortit également.
 Cet incident jeta une assez grande tristesse sur la fin de la soirée.
 On savait que M. de Foncolombe emportait et vivait.
 M. de Lournel passa à juste titre pour un jeune officier fort brave.
 L'un et l'autre, ils ne laisseraient pas tomber une telle provocation.
 Cependant, d'un côté, l'un et l'autre fut l'arbitre.
 Le lendemain, M. de Lournel répondit à ses amis, qui lui parlèrent de cette altercation, que tout était terminé.
 Celui qui avait vu M. de Foncolombe et que cet officier lui avait fait des excuses sur son emportement.
 Le lendemain, la brigade d'Auvergne et de Piémont recevait l'ordre de quitter Saint-Goar pour se porter en avant.
 Au moment où Piémont formait sa colonne de marche, on chercha, mais en vain, M. de Foncolombe.
 On ne l'avait pas vu depuis la soirée où il avait jeté les cartes d'une insolente façon.
 A son logis, on trouva un cadavre.
 M. de Foncolombe était mort assassiné.
 La surprise et l'émotion furent profondes ; on se perdit en conjectures sur cet événement, entouré de circonstances inexplicables.
 Le lendemain, on trouva un cadavre tiré de la rivière, et on reconnut l'assassin.
 Le cadavre de M. de Foncolombe ne portait d'autre

trace de blessure qu'une petite plaie produite par la pointe d'une épée ou d'un poignard.
 L'épée ou poignard avait pénétré dans le cœur ; le sang avait étouffé la victime ; un mince filet rouge s'attachait à peine son linge.
 Le corps était étendu sur le dos, la tête appuyée à la muraille ; il était tout vêtu, moins l'habit d'uniforme posé sur le lit ; le lit n'était pas défait ; l'épée, hors du fourreau, était déposée sur la table à côté de la lampe éteinte ; flûte d'huile ; la lame était nette et brillante ; le fourreau attaché au ceinturon, pendait à la tête du lit.
 La commission militaire, saisie à Saint-Goar pour cette triste enquête, supposa d'abord qu'un de ces vagabonds, qui s'attachent comme des vautours aux pas d'une armée, s'était introduit chez M. de Foncolombe pour le voler.
 Ce fut dans ce sens qu'elle rédigea son rapport.
 Et pourtant (de la bien des incertitudes) les tiroirs étaient respectés, les meubles intacts ; sur la cheminée une bourse contenant quelques pièces d'or, était déposée à côté de la montre.
 Aucun vol !
 Sur quoi les murmures s'élevèrent d'une vengeance ayant les caractères les plus particulièrement horribles de trahison et de lâcheté.
 On disait, mais à voix basse encore, que deux officiers de Piémont, passant à une heure assez avancée de la soirée, s'étaient en lieu la querelle entre les deux joueurs, devant la maison qu'habitait M. de Foncolombe, en avaient vu sortir son adversaire, le comte de Lournel.
 Qui pourrait se figurer le désespoir de ce jeune officier, lorsqu'il fut instruit d'un rapprochement qui avait tout le caractère d'une accusation ?
 Il s'empressa de donner les détails les plus circonstanciés sur l'emploi de son temps, dont chaque seconde était comptée.
 En effet, il n'en avait pas ; il avait eu dans cette funeste soirée un tête-à-tête assez long avec M. de Foncolombe.
 En sortant d'ailleurs, il avait rencontré cet officier qui était venu droit à lui et l'avait prié de l'accompagner à son logis, voulant, disait-il, s'excuser de sa vivacité.
 M. de Lournel avait consenti à le suivre ; mais pendant l'entretien, avait été